Sommaire du N° 1152, du 26 mai 1906

Paris, par G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Le parler canadien, par Lionel Montal — L'école de la vie, par G. Téry — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Sir T. Shaughnessy, président du C. P. R. — Dix mille milles par terre et par mer — L'Imperial Limited — Nouvelle: Le forgeron, par H. de Forges — Page de la ménagère — Nouvelle: Napoléon et le curé, par E. Gachot —Feuilletons: Sans famille; La guerre noire — Musique: Le temps des roses, chanson par Hervé — Deux pages humoristiques — La vie du musicien, par Jean Portal — Notre courrier, etc., etc.

PARIS

II

(SUITE)

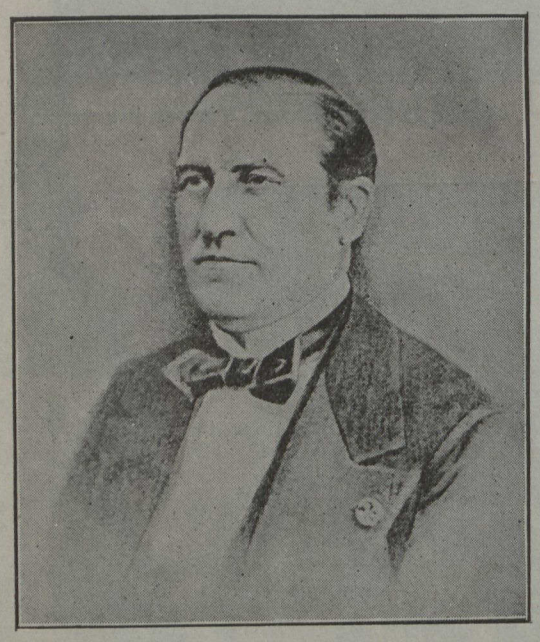
La toilette de Paris. — Ce qu'il consomme d'eau.—Question d'actualité. — Et Montréal ? — Paris au bon vieux temps.

Je ne voudrais pas décourager les habitants de Montréal et les humilier en mettant cette jeune ville à côté de l'antique Lutèce devenue le moderne Paris: le fait seul de cette comparaison montre bien mon optimisme, très sincère, pour la métropole canadienne qui, à mes yeux, ne saurait être surpassée par aucune ville, si je me transporte à cent ans dans l'avenir !

Ses citoyens foulent, sous leurs pieds, un champ de civilisation incomparable, si l'on tient compte des avantages naturels que lui a prodigués la Providence.

Les deux montagnes qui la dominent se prêtent à tous les embellissements et en font un poste vraiment royal par la majesté ; le fleuve Saint-Laurent dessert son commerce, son industrie, ses pêcheries, sans canaux, jusqu'à la haute mer, et conduit, au moyen de canaux, jusqu'au fond des mers intérieures de l'Amérique ; pendant que trois voies de fer transcontinentales y auront mis bientôt le coeur de leurs opérations ; la rivière des Prairies contourne au nord l'île de Montréal et voit ses bords se parsemer de villes et de villages qui sont déjà des faubourgs de la cité et seront bientôt des annexes de Montréal-Agrandi de toute l'île de ce nom; et un "back-country" réservoir inépuisable de possibilités agricoles, hydrauliques, forestières, sportiques, s'ouvre tout grand aux initiatives variées de ses habitants. Voilà autant de choses qui feront de Montréal, s'il le veut, le New-York du Canada.

Pourquoi Montréal n'a-t-il pas conscience de tant de ressources laissées à l'état latent, pourquoi ne fait-il pas valoir avec plus d'empressement les charmes de sa beauté et les séductions de la coquetterie



Le baron HAUSSMANN

pour attirer chez lui tout ce monde qui ne vit plus l'été, à New-York et au sud de New-York, et prendrait vite l'habitude de nos villes, de nos campagnes si on pouvait mieux l'hospitaliser.

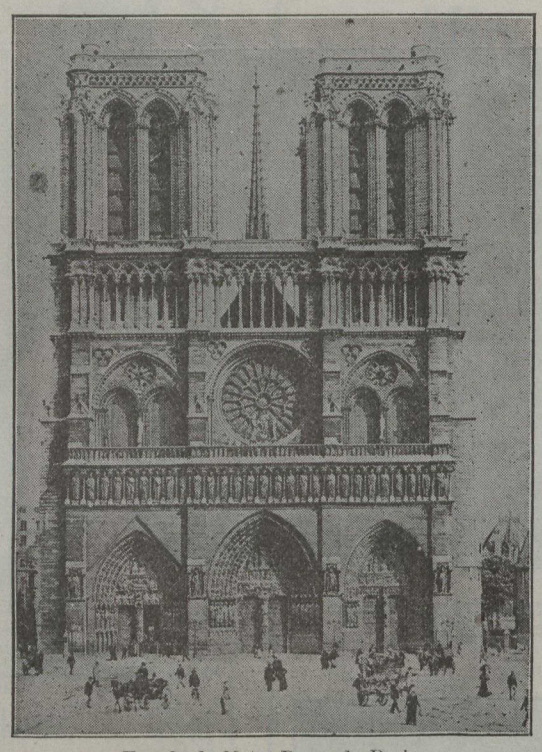
* * *

Mais Montréal peut se consoler en songeant qu'il a du temps devant lui, et qu'avec l'âge de Paris, il en remontrera à plus d'une ville rivale!

* * *

Il n'y a pas longtemps — c'est en 1782 — que Sébastien Mercier, un emballé de Paris pourtant, a écrit, parlant des pompes à incendie qui venaient d'être employées : "Outre que ces pompes seront "d'un grand secours contre les incendies, elles laveront encore à volonté LE PAVE DE PARIS, "LE PLUS INFECT ET LE PLUS IMMONDE "DE TOUTES LES VILLES DU ROYAUME."

Ce maître frondeur ne ménageait pas plus qu'il ne faut les bourgeois de Paris, ceux de ses concitoyens qui n'entraient pas assez volontiers dans le chemin du progrès. Les frères Perrier avaient inventé ces pompes, et ils voulaient, au moyen de souscriptions à l'entreprise, les introduire à Paris en grand nombre, de fait, dans chacun de ses quartiers, pour combattre les incendies, alors assez fréquents, et arroser les rues et les places publiques de la ville. Ces "engins" nouveaux étaient sus-



Façade de Notre-Dame de Paris.

pects aux malins, et la description qu'en risquaient les gazettiers ne dissipait pas toutes les défiances qu'ils inspiraient aux prudents de l'époque. Ecoutons Mercier là-dessus :

"C'est le feu qui élève l'eau dans ces deux "cu-"rieuses machines", situées au-dessus de la Porte "de la Conférence. La simple vapeur de l'eau en "ébullition est l'agent d'un mouvement prodigieux "et que nulle autre force connue ne pourrait pro-"duire. Elle élève l'eau à 110 pieds au-dessus des "basses eaux de la Seine, et fait monter en vingt-"quatre heures 400,000 pieds cubes d'eau, pesant "28,800,000 mille livres. Ainsi, voilà de quoi abreu-"ver, laver et inonder à souhait tous les quartiers "de la ville. Il ne manque plus que des tuyaux, "de l'argent et la bonne volonté des petits pro-"priétaires, qui ne s'empressent pas, dit-on, à se "ranger dans la classe des souscripteurs. Tant les "vieilles et sottes habitudes prévalent sur les inno-"vations les plus utiles; ou plutôt TANT LE "BOURGEOIS, "FOULE" DE MILLE MANIE-"RES, DEVIENT MESQUIN POUR LES CHO-"SES ESSENTIELLES."

On achetait alors l'eau des porteurs "à bretelles et à tonneau", qui allaient la chercher à la Seine, puisqu'à Paris "le robinet des fontaines est à sec la moitié de l'année, et l'on ne voit jaillir l'eau que dans les sales bassins de quelques promenades." "Vingt mille porteurs d'eau, du matin au soir, montent deux seaux pleins, depuis le premier jusqu'au septième étage, et quelquefois par delà.

"Quand la Seine est trouble, on boit l'eau trouble. On ne sait trop ce que l'on boit, mais on boit toujours."

Paris, le propre et net Paris, fournissait, au commencement du 19ème siècle, 15 litres d'eau de toute description à chacun de ses habitants. — Le litre vaut à peu près un quart de gallon.

Aujourd'hui les deux services réunis ont une alimentation capable de fournir chaque jour 790,000 à 870,000 mètres cubes d'eau en tout, soit par habitant 304 à 305 litres ! Le service privé, d'eau de source ou de rivière filtrée, débite 290,000 mètres cubes, et le service public, eau pour l'arrosement et non potable, 537,000 mètres cubes.

Et pourtant la question de l'eau préoccupe toujours et déjà depuis longtemps les autorités chargées d'abreuver Paris et de lui procurer l'arrosage et les bains nécessaires à son hygiène et à sa beauté!

* * *

Quel est le système d'adduction et de distribution des eaux à Paris, ce qu'il a coûté en constructions nouvelles ou en réfections, ce sera le sujet d'un prochain article.

G. A. Nantel

(A suivre)

PROPOS DE MONTREALAIS

On a découvert une mentalité spéciale au Canadien-français, puis une religion et une charité qui lui sont également particulières.

Le Montréalais lui, a-t-il en plus du Canadien ordinaire, une mentalité typique qui en fasse un specimen à part parmi les descendants de Noë! On le dit et je le crains.

Pourtant, à simple vue de nez, les Montréalais ne semblent pas différents du reste des humains: ils parlent, il en est même qui grasseyent tout naturellement, sans séjour à Paris; ils rient, ils gesticulent comme les autres hommes et leur mentalité, dans les manifestations de l'intellectualisme, ne diffère pas, visiblement, de la mentalité ordinaire de leurs compatriotes.

Mais celle-ci, à son tour, se rapproche-t-elle, au moins dans ses traits généraux, de la mentalité des races blanches, autrement dit des Aryens qui, eux, diffèrent notablement des Célestes et des Peaux Rouges ?

Grave question traitée en d'autres sphères, que je laisse débattre aux savants de tous les pays!

Pour ce qui est du Montréalais des deux sexes, il s'habille, se déshabille et se livre, apparemment, aux mêmes occupations que les peuples civilisés. Mais, trait auquel vous le reconnaîtrez facilement, il est de Montréal, puisqu'on l'appelle Montréalais; s'il n'y est pas nécessairement né, c'est tout comme, puisque cette grande ville l'a fait sien, et le passant sous son laminoir, unique, en a confectionné le contribuable parfait.

Lui nie-t-on ses titres de cité ! il peut toujours s'écrier, en déployant ses dernières factures de contributions municipales, acquittées ou non, — il en est toujours une qui lui pend au bout du nez — Je suis citoyen de Montréal, voyez ces plumes qu'on m'arrache, est-il meilleure preuve de mon état civique?"

C'est à ce signe, en effet, que l'on reconnaît plus facilement le Montréalais: il paie taxes et contributions, il est taillable et corvéable, c'est l'attribut principal de ce type vraiment extraordinaire parmi les contribuables — immense troupeau de tondus auxquels le vent n'est pas toujours mesuré — de mon pays.

Ailleurs, l'imposé paie taxes également, mais il porte la curiosité jusqu'à demander à ses Pères de la Cité l'usage qu'ils font de son argent.

Le Montréalais ne porte pas si loin le souci de ses investigations. Il paie et cela suffit.

Paie-t-il assez? Non, d'après certains de ses échevins.

Il paie trop d'après d'autres, d'après des chefs même de son sanhédrin. Peu importe, d'ailleurs, s'il paie, il reste indéniablement Montréalais, il est fier de son "status": "Je suis citoyen de Montréal, la métropole du Canada".

L'état d'âme d'un être vivant s'établit de bien des manières; la mentalité des individus, des collectivités s'analyse par des traits divers et multiples: celle du Montréalais réside dans la passivité magnanime de son courage à défrayer la dépense municipale, dépense indéfinie ou, au moins, mal définie, incontrôlée sinon incontrôlable, et en retour de laquelle on ne s'attend à rien et on n'est jamais surpris de ne rien recevoir.

Heureuse population, qui n'a pas plus d'histoire que de rues, où l'incurie côtoie l'ignorance, où l'indifférence sur la pluie et le beau temps, la boue ou la poussière règne tour à tour comme l'ange du repos et des parfaites béatitudes dans le meilleur des "au delà".

Il a plu toute une semaine: "Bénissons nos flaques, nos trous d'eau, nos mares et nos marais; sautons, dansons dans nos boues rafraîchissantes; le soleil luira bientôt avec ses rayons ardents, et ses chaudes effluves viendront sécher nos boues et nos fumiers qu'alors les quatre vents du ciel disperseront dans nos intérieurs, sur nos habits, dans nos gorges, nos oreilles, nous aveuglant, nous bouchant le nez et nous faisant lever le coeur! "Sursum corda", clamera onctueusement le bon Montréalais, les choses pourraient aller beaucoup plus mal. Bénissons la sainte administration dans ses bienfaits, dans la pluie, comme dans la poussière, dans ses boues liquides comme dans ses fumiers desséchés".

JEAN PAIE,

du pays de Montréal.